

### *Carl Menger et les précurseurs de l'École Autrichienne*

#### **3.1. Introduction**

Bien qu'on admette généralement que l'École Autrichienne d'Économie soit née en 1878, avec la publication du livre de Carl Menger (1840-1921) intitulé *Principes d'économie politique* (Menger, 1997), en réalité le principal mérite de cet auteur consiste à avoir su recueillir et promouvoir une tradition de la pensée catholique de l'Europe continentale qui remonte aux origines de la pensée philosophique en Grèce et, avec plus d'intensité encore, à la plus ancienne tradition de la pensée juridique, philosophique et politique de la Rome classique.

En effet, la Rome classique a découvert que le droit est fondamentalement coutumier et que les institutions juridiques (de même que les linguistiques et les économiques) émanent d'un long processus d'évolution ayant permis d'amasser une quantité considérable d'information et de connaissances qui dépasse de loin la capacité mentale de n'importe quel gouvernant, si savant ou si bon soit-il. Ainsi savons-nous, grâce à Cicéron (*De republica, II, 1-2*), que, pour Caton, « la raison pour laquelle notre système politique fut supérieur à ceux de tous les autres pays est la suivante : les systèmes politiques des autres pays avaient été créés en introduisant des lois et des institutions suivant l'opinion personnelle d'individus particuliers tels que Minos en Crète et Lycurgue à Sparte... Par contre, notre république romaine n'est pas due à la création personnelle d'un homme, mais de beaucoup. Elle ne s'est pas fondée pendant la vie d'un individu particulier, mais au cours d'une série de siècles et de générations. *Parce qu'il n'y a jamais eu dans le monde un homme assez intelligent pour tout prévoir, et même si nous pouvions réunir tous les cerveaux dans la tête d'un même homme, il lui serait impossible de tenir compte de tout en même temps, sans avoir accumulé l'expérience issue de la pratique au cours d'une longue période de l'histoire* ». Nous le verrons, l'essentiel de cette idée fondamentale

constituera la base de l'argument de Ludwig von Mises à propos de l'impossibilité théorique de la planification socialiste ; elle dure et se renforce au Moyen Âge grâce à l'humanisme chrétien et à la philosophie thomiste du droit naturel conçu comme un corps éthique antérieur et supérieur au pouvoir de chaque gouvernement terrestre. Pierre Jean Olivi, Saint Bernardin de Sienne et Saint Antonin de Florence, entre autres, théorisent sur le rôle essentiel de la capacité entrepreneuriale et créative de l'être humain comme moteur de l'économie de marché et de la civilisation (Rothbard, 1999 : 31-209). Mais le témoin principal de ce courant de pensée sera repris, suivi et perfectionné par ces grands théoriciens que furent nos scolastiques du Siècle d'Or espagnol et que l'on doit, sans aucun doute, considérer comme les principaux précurseurs de l'École Autrichienne d'Économie.

### **3.2. Les scolastiques du Siècle d'Or espagnol, précurseurs de l'École Autrichienne**

Selon Friedrich A. Hayek, les principes théoriques de l'économie de marché, de même que les éléments fondamentaux du libéralisme économique, n'ont pas été conçus, comme on le croit généralement, par les calvinistes et les protestants écossais, mais sont, au contraire, le résultat de l'effort doctrinal des dominicains et des jésuites membres de l'École de Salamanque au cours du Siècle d'Or espagnol (Hayek, 1988 : 288-289). Hayek est même allé jusqu'à citer deux de nos scolastiques, Luis de Molina et Juan de Lugo, dans son discours de réception comme prix Nobel d'économie en 1974 (Hayek, 1976c : 19-20). Cet économiste autrichien commença à croire à l'origine catholique et espagnole de l'analyse économique autrichienne à partir des années cinquante, grâce à l'influence du professeur italien Bruno Leoni. Leoni convainquit Hayek que les racines de la conception dynamique et subjectiviste de l'économie étaient d'origine continentale, et qu'on devait, donc, les chercher dans l'Europe méditerranéenne et dans la tradition grecque, romaine et thomiste, plus que dans la tradition des philosophes écossais du XVIII<sup>e</sup> siècle (Leoni, 1995 : 95-112). Hayek eut en outre la chance que, durant ces années-là, l'une de ses meilleures élèves, Marjorie Grice-Hutchinson, se spécialise en latin et en littérature espagnole et exécute, sous sa direction, un travail de recherche sur les contributions des scolastiques espagnols en matière économique, qui est devenu un petit classique (Grice-Hutchinson, 1952, 1982 et 1995). Qui furent ces précurseurs intellectuels de l'École Autrichienne

moderne d'Économie? La plupart d'entre eux furent des dominicains et des jésuites, professeurs de morale et de théologie dans des universités qui, comme celles de Salamanque et de Coïmbre, furent les centres intellectuels les plus importants à l'époque du Siècle d'Or espagnol (Chafuen, 1986). Analysons maintenant, de manière synthétique, quelles furent leurs principales contributions à ce qui plus tard seraient les éléments fondamentaux de l'analyse économique autrichienne.

Il faut, peut-être, citer en premier lieu Diego de Covarrubias y Leyva. Covarrubias (1512-1577), fils d'un célèbre architecte, devint évêque de la ville de Ségovie (il est enterré dans sa cathédrale), et fut plusieurs années ministre du roi Philippe II. En 1555, Covarrubias exposa, mieux que personne ne l'avait fait jusque là, l'essence de la théorie subjective de la valeur, sur laquelle se base l'analyse économique de l'École Autrichienne, qui affirme que « la valeur d'une chose ne dépend pas de sa nature objective mais de l'appréciation subjective des hommes, même si cette appréciation est insensée » ; il ajoute pour illustrer sa thèse qu'« aux Indes le blé a plus de valeur qu'en Espagne parce que les hommes l'y apprécient davantage, et cela malgré que la nature objective du blé soit la même aux deux endroits » (Covarrubias, 1604 : 131). Covarrubias a écrit également un ouvrage sur l'évolution historique de la diminution du pouvoir d'achat du maravedi ; il y anticipe sur beaucoup des conclusions théoriques concernant la théorie quantitative de l'argent qu'exposèrent plus tard Martín de Azpilcueta et Juan de Mariana, entre autres. L'ouvrage de Covarrubias contient de nombreuses statistiques sur l'évolution des prix au siècle qui précéda le sien ; il fut publié en latin sous le titre *Veterum collatio numismatum*. Cette oeuvre de Covarrubias est très significative, non seulement parce qu'elle a été citée et louée dans les siècles suivants par les italiens Davanzati et Galiani, mais surtout parce qu'elle est l'un des livres cités par Carl Menger dans ses *Principes d'Économie Politique* (Menger, 1997 : 325).

La tradition subjectiviste amorcée par Covarrubias est continuée par un autre scolastique célèbre, Luis Saravia de la Calle, le premier à avoir éclairci la véritable relation existant entre prix et coûts sur le marché, en ce sens que ce sont les coûts qui tendent, en tout cas, à suivre les prix et non l'inverse ; il réfuta ainsi, avant les autres, les erreurs de la théorie objective de la valeur, développée plus tard par les théoriciens de l'école classique anglo-saxonne, et qui devait devenir le fondement de la théorie de l'exploitation de Karl Marx et de ses successeurs socialistes. Ainsi, Saravia

de la Calle a écrit dans son *Instrucción de mercaderes*, publiée en espagnol à Medina del Campo vers 1544, que « ceux qui mesurent le juste prix de la chose d'après le travail, les frais et les risques de celui qui fait le commerce de la marchandise ou la fabrique se trompent beaucoup ; parce que le juste prix naît de l'abondance ou du manque de marchandises, de marchands et d'argent, et non des frais, des travaux et des risques » (Saravia de la Calle, 1949 : 53). En outre, tout le livre de Saravia de la Calle est axé sur la fonction de l'entrepreneur, qu'il appelle « marchand » (mercader), suivant ainsi, en ce qui concerne le rôle dynamisateur de l'entrepreneur, la tradition scolastique mentionnée plus haut et qui remonte à Pierre Jean Olivi, Saint Antonin de Florence et surtout Saint Bernardin de Sienne (Rothbardd, 1999 : 113-211).

Il faut noter une autre contribution importante de nos scolastiques : l'introduction du concept dynamique de la concurrence (en latin *concurrentium*) entendue comme processus entrepreneurial de rivalité qui anime le marché et favorise le développement de la société. Cette idée, qui allait devenir le cœur de la théorie du marché de l'École Autrichienne, est en parfait contraste avec les modèles d'équilibre de concurrence parfaite, de concurrence de monopole et de monopole qu'analysent les néoclassiques, et a amené aussi les scolastiques à conclure que les prix du modèle d'équilibre (qu'ils appelèrent « prix mathématiques »), que les théoriciens néoclassiques socialistes ont prétendu utiliser pour justifier l'interventionnisme et la planification du marché, ne pourraient jamais être connus. Ainsi, Raymond de Roover attribue à Luis de Molina le concept dynamique de la concurrence entendue comme « le processus de rivalité entre acheteurs qui tend à élever le prix », et qui n'a rien à voir avec le modèle statique de « concurrence parfaite », dont les « théoriciens du socialisme de marché » ont cru naïvement, à notre siècle, qu'ils pourraient être simulé dans un régime sans propriété privée (Raymond de Roover, 1955 : 169). Cependant, c'est Jerónimo Castillo de Bovadilla qui expose le mieux cette conception dynamique de la libre concurrence entre entrepreneurs dans son livre *Política para corregidores*, publié à Salamanque en 1585, et où il indique que l'essence la plus positive de la concurrence consiste à essayer de « rivaliser » avec le concurrent (Popescu, 1987 : 141-159). Castillo de Bovadilla énonce, en outre, la loi économique suivante, fondement de la défense du marché pour tout économiste autrichien : « les prix des produits baisseront s'il y a abondance, émulation et coïncidence de vendeurs » (Castillo de Bovadilla, 1985 : 2, chap. 4, n° 49). Pour ce qui est de l'impossibilité des gouvernants ou des analystes de

parvenir à connaître les prix d'équilibre et autres données dont ils ont besoin pour intervenir sur le marché, ou créer leurs modèles, l'on doit noter les contributions des cardinaux jésuites espagnols Juan de Lugo et Juan de Salas. Le premier, Juan de Lugo (1583-1660), conclut déjà en 1647, sur la question de savoir quel peut être le prix d'équilibre, qu'il dépend de tant de circonstances spécifiques que Dieu seul peut le connaître (« pretium iustum mathematicum licet soli Deo notum ») (Lugo, 1642 : vol. II, 312). Et Juan de Salas affirme en 1617, à propos des possibilités d'un gouvernant d'arriver à connaître l'information spécifique qui se crée dynamiquement, se découvre et s'utilise sur le marché, que « quas exactae comprehendere et ponderare Dei est non hominum », c'est-à-dire que Dieu seul, et pas les hommes, peut arriver à comprendre et à juger exactement l'information et la connaissance que les agents économiques utilisent dans le processus de marché avec toutes leurs circonstances particulières de temps et de lieu (Salas, 1617 : 4, n° 6, 9). Nous verrons qu'aussi bien Juan de Lugo que Juan de Salas devancent de plus de trois siècles les contributions scientifiques les plus raffinées des plus célèbres penseurs autrichiens (en particulier Mises et Hayek).

Le principe de la préférence temporelle d'après lequel, dans les mêmes circonstances, les biens présents ont plus de valeur que les biens futurs est un autre élément essentiel de ce qui sera plus tard l'analyse économique de l'École Autrichienne. Cette doctrine fut redécouverte par Martín de Azpilcueta (le célèbre docteur navarrais) en 1556 ; lui-même l'emprunta à l'un des meilleurs disciples de Saint Thomas d'Aquin, Gilles de Lessines, qui affirma déjà en 1285 que « les biens futurs n'ont pas autant de valeur que les mêmes biens disponibles dans l'immédiat, et ne présentent pas non plus la même utilité pour leurs possesseurs. C'est pourquoi il faut réduire leur valeur pour respecter la justice » (Dempsey, 1943 : 214).

Les effets de distorsion de l'inflation, celle-ci étant entendue comme toute politique étatique d'accroissement de l'offre monétaire, ont été également analysés par les scolastiques. Dans ce domaine, on remarque, en particulier, le travail du père Juan de Mariana intitulé *De monetae mutatione*, que son auteur a ensuite traduit en espagnol sous le titre *Tratado y discurso sobre la moneda de vellón que al presente se labra en Castilla y de algunos desordenes y abusos* (Mariana, 1987). Mariana critique, dans ce livre publié pour la première fois en 1605, la politique consistant à rabaisser délibérément le titre de la monnaie de *vellón* entreprise par les gouvernants de son époque et, bien qu'il n'emploie pas le mot « inflation », alors

inconnu, il explique comment celle-ci engendre une augmentation des prix et la désorganisation générale de l'économie réelle. Mariana critique aussi la politique d'établissement de prix maxima pour lutter contre les effets de l'inflation ; il considère que cette politique est non seulement incapable de produire des effets positifs, mais en outre très nocive pour le processus productif. Ainsi s'améliore l'analyse beaucoup plus simpliste, parce qu'exclusivement macroéconomique, réalisée auparavant par Martín de Azpilcueta en 1556, et, avant lui, par Copernic dans son livre *Monetae cudendae ratio* ; ceux-ci exposèrent pour la première fois la version grossièrement simplifiée et mécaniciste, caractéristique de la théorie quantitative de l'argent si répandue aujourd'hui (Azpilcueta, 1965 : 74-75).

Les contributions de nos scolastiques à la théorie bancaire sont également importantes (Huerta de Soto, 1997-1998 : 141-165). Ainsi, par exemple, la critique faite par le docteur Saravia de la Calle au système bancaire de réserve fractionnaire est très claire, en ce sens que l'utilisation, pour leur propre compte, par les banquiers de l'argent déposé à vue, en accordant des prêts à des tiers, est illégitime et suppose un péché grave, doctrine qui coïncide pleinement avec celle que fondèrent, dès l'origine, les auteurs classiques du droit romain, et qui émane naturellement de l'essence, de la cause et de la nature juridique du contrat de dépôt d'argent irrégulier (Saravia de la Calle, 1949 : 180-181, 195-197). Martín de Azpilcueta et Tomás de Mercado réalisèrent aussi une analyse très rigoureuse de l'activité bancaire qui, sans atteindre le niveau de critique de Saravia de la Calle, présente un traitement impeccable des exigences à respecter dans le contrat de dépôt bancaire de monnaie, si on veut qu'il soit conforme à la justice. Les uns et les autres, par conséquent, exigent implicitement que l'exercice de la banque se réalise avec un coefficient de caisse de cent pour cent ; cette proposition deviendra un des pivots fondamentaux de l'analyse autrichienne concernant la théorie du crédit et des cycles économiques (Huerta de Soto, 1998). L'analyse de Luis de Molina et de Juan de Lugo est moins rigoureuse et, donc, plus compréhensive à l'égard du système bancaire de réserve fractionnaire ; quoique, comme le dit Dempsey, si ces auteurs avaient connu en détail le fonctionnement et les implications théoriques du système bancaire de réserve fractionnaire, comme les dévoilèrent plus tard Mises, Hayek et les autres théoriciens de l'École Autrichienne, le processus d'expansion de crédit et d'inflation fiduciaire qu'engendre le système bancaire de réserve fractionnaire aurait été considéré, même par Molina, Lesio et Lugo, comme un vaste et illégitime processus d'*usure institutionnelle* (Dempsey, 1943 : 225-228).

Il faut, cependant, souligner que Luis de Molina fut le premier théoricien à signaler que les dépôts et, en général, l'argent bancaire, qu'il appelle en latin *chirographis pecuniarum*, fait partie, comme l'argent en espèces, de l'offre monétaire. En effet, Molina exprima en 1597, bien avant Pennington en 1826, l'idée essentielle que le volume total de transactions monétaires effectuées dans une foire ne pourrait pas être payé avec la quantité d'argent en espèces qui y change de mains, si ce n'était grâce à l'utilisation de l'argent que *créent* les banques par les annotations de leurs dépôts et par les *chèques* que les déposants tirent sur eux. De sorte que l'activité financière des banques a pour résultat la création, à partir du néant, d'une nouvelle quantité d'argent, sous forme de dépôts, qui est utilisée dans les transactions (Molina, 1991 : 147).

Enfin, le père Juan de Mariana écrivit un autre livre intitulé *Discurso sobre las enfermedades de la compañía*, publié à titre posthume en 1625. Mariana approfondit dans ce livre l'analyse nettement autrichienne concernant l'impossibilité pour un gouvernement d'organiser la société civile au moyen d'ordres coercitifs, et cela par manque d'information. Il est en effet impossible à l'État d'obtenir l'information nécessaire pour pouvoir coordonner ses ordres, et c'est pourquoi son intervention tend à créer le désordre et le chaos. Ainsi, Mariana dit, à propos du gouvernement, que « c'est une grande bêtise que l'aveugle veuille guider celui qui voit », et il ajoute que les gouvernants « ne connaissent ni les personnes, ni les faits, tout au moins avec toutes leurs circonstances, dont dépend la réussite. Il est forcé que l'on tombe dans de nombreuses erreurs, et graves, et que cela mécontente les gens et qu'ils méprisent un gouvernement aussi aveugle » ; Mariana conclut que « le pouvoir et le commandement sont fous », et que « quand les lois sont beaucoup trop nombreuses, comme on ne peut pas obéir à toutes, ni même les connaître, on n'en respecte plus aucune » (Mariana, 1768 : 151-155, 216).

En somme, les scolastiques espagnols de notre Siècle d'Or furent déjà capables d'articuler ce qui deviendrait par la suite les principes théoriques les plus importants de l'École Autrichienne d'Économie, et, plus précisément, les suivants : *premièrement*, la théorie subjective de la valeur (Diego de Covarrubias y Leyva) ; *deuxièmement*, la découverte de la relation exacte entre prix et coûts (Luis Saravia de la Calle) ; *troisièmement*, la nature dynamique du marché et l'impossibilité d'atteindre le modèle d'équilibre (Juan de Lugo et Juan de Salas) ; *quatrièmement*, le

concept dynamique de la concurrence entendue comme un processus de rivalité entre les vendeurs (Castillo de Bovadilla et Luis de Molina) ; *cinquièmement*, la redécouverte du principe de la préférence temporelle (Martín de Azpilcueta) ; *sixièmement*, le caractère de profonde distorsion exercée par l'inflation sur l'économie réelle ; *septièmement*, l'analyse critique du système bancaire de réserve fractionnaire (Luis Saravia de la Calle et Martín de Azpilcueta) ; *huitièmement*, la découverte que les dépôts bancaires font partie de l'offre monétaire (Luis de Molina et Juan de Lugo) ; *neuvièmement*, l'impossibilité d'organiser la société au moyen d'ordres coercitifs, à cause du manque d'information nécessaire pour les coordonner (Juan de Mariana), et *dixièmement*, la tradition libérale selon laquelle toute intervention injustifiée sur le marché viole le droit naturel (Juan de Mariana).

Il existe, par conséquent, de solides raisons pour conclure que la conception subjectiviste et dynamique du marché, quoique reprise et définitivement lancée par Menger en 1871, est née en Espagne. La tradition de la pensée économique de l'École Autrichienne trouve donc ses origines intellectuelles en Espagne et, plus précisément, dans une école, celle de Salamanque, qui se caractérise surtout, comme l'École Autrichienne moderne et en profonde opposition avec le paradigme néoclassique, par le grand réalisme et la rigueur de ses hypothèses analytiques.

### **3.3. La décadence de la tradition scolastique et l'influence négative d'Adam Smith**

Pour comprendre l'influence des scolastiques espagnols sur le développement ultérieur de l'École Autrichienne d'Économie, il faut, avant tout, se rappeler que l'empereur et roi d'Espagne Charles Quint envoya, au XVI<sup>e</sup> siècle, son frère Fernand I comme roi d'Autriche. « Autriche » signifie, étymologiquement, « partie est de l'Empire », Empire qui comprenait alors presque toute l'Europe continentale, la France isolée et entourée de forces espagnoles étant la seule exception importante. On comprend ainsi aisément l'origine de l'influence intellectuelle des scolastiques espagnols sur l'École Autrichienne ; et aussi qu'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence ou d'un caprice de l'histoire, mais qu'elle est née des intimes relations historiques, politiques et culturelles qui se développèrent entre l'Espagne et l'Autriche à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (Bérengruer, 1993 : 133-135). Ces relations devaient durer plusieurs siècles,

et l'Italie y joua un rôle très important, comme lien culturel qui a permis les relations intellectuelles entre les deux extrêmes de l'Empire (l'Espagne et l'Autriche). C'est pourquoi, il existe de solides arguments pour soutenir qu'en définitive l'École Autrichienne est, au moins à l'origine, une école de tradition espagnole.

En fait, on peut affirmer que le mérite principal de Carl Menger a été de redécouvrir et de favoriser cette tradition catholique continentale d'origine espagnole ; celle-ci était presque oubliée et tombée en décadence à cause, d'une part, du triomphe de la réforme protestante et de la légende noire espagnole et, d'autre part et surtout, à cause de l'influence extrêmement négative des contributions d'Adam Smith et de ses adeptes de l'École Classique d'Économie sur l'histoire de la pensée économique. En effet, comme l'indique Murray N. Rothbard, Adam Smith abandonna les contributions antérieures axées sur la théorie subjective de la valeur, la fonction entrepreneuriale et l'intérêt pour l'explication des prix du marché réel et les remplaça par la théorie de la valeur-travail, sur laquelle Marx bâtit ensuite, comme conclusion naturelle, toute la théorie socialiste de l'exploitation. En outre, Adam Smith se concentre spécialement sur l'explication du « prix naturel » d'équilibre à long terme, modèle d'équilibre dans lequel la fonction entrepreneuriale brille par son absence et qui présuppose que toute l'information nécessaire est déjà disponible ; c'est pourquoi les théoriciens néoclassiques de l'équilibre l'utilisèrent par la suite pour critiquer les prétendues « défaillances du marché » et justifier l'intervention de l'État sur l'économie et la société civile. D'autre part, Adam Smith imprégna la Science Économique de calvinisme, par exemple en soutenant l'interdiction de l'usure et en distinguant les activités « productives » des « improductives ». Finalement, Adam Smith rompit avec le radical *laisser-faire* de ses prédécesseurs jusnaturalistes du continent (espagnols, français et italiens) et introduisit dans l'histoire de la pensée un « libéralisme » très tiède et si plein d'exceptions et de nuances, que de nombreux théoriciens « social-démocrates » d'aujourd'hui pourraient même y souscrire (Rothbard, 1999 : 475-518).

L'influence négative exercée, selon l'École Autrichienne, par l'école classique anglo-saxonne sur la Science Économique s'accroît avec les successeurs d'Adam Smith et, en particulier, avec Jeremy Bentham, qui inocule à notre discipline le bacille de l'utilitarisme le plus étroit, favorisant ainsi le développement de toute une analyse pseudo-scientifique de coûts et de profits (que l'on croit pouvoir connaître), et l'apparition de toute une

tradition d' « ingénieurs sociaux » qui prétendent façonner la société à leur gré, à l'aide du pouvoir coercitif de l'État. En Angleterre, Stuart Mill couronne cette tendance par son apostasie du *laisser-faire* et ses nombreuses concessions au socialisme, et, en France, le triomphe du rationalisme constructiviste d'origine cartésienne expliquent le pouvoir des interventionnistes de l'École Polytechnique et du socialisme scientifique de Saint-Simon et de Comte (Hayek, 1995 : 105-188).

Heureusement, et malgré l'impressionnant impérialisme intellectuel que les théoriciens de l'école classique anglo-saxonne ont exercé sur l'évolution de notre discipline, la tradition continentale d'origine catholique créée par nos scolastiques du Siècle d'Or espagnol n'a jamais été totalement oubliée. Ainsi, ce courant doctrinal influença deux économistes remarquables, l'un irlandais, Cantillon, et l'autre français, Turgot, que l'on peut, en grande mesure, considérer comme les véritables fondateurs de la Science Économique. En effet, Cantillon écrit, vers 1730, son *Essai sur la nature du commerce en général*, qui, d'après Jevons, est le premier traité systématique d'économie. Cantillon y présente la figure de l'*entrepreneur* comme moteur du processus de marché et explique aussi que l'augmentation de la quantité d'argent n'affecte pas tout d'un coup le niveau général des prix, mais qu'elle touche toujours l'économie réelle par étapes, c'est-à-dire successivement et à travers un processus qui affecte et distord les prix relatifs apparus sur le marché. C'est le célèbre effet-Cantillon, copié par Hume, et repris ensuite par Mises et Hayek dans leurs analyses sur la théorie du capital et des cycles (Cantillon, 1978).

Plus tard, le marquis d'Argenson en 1751 et, surtout, Turgot, bien avant Adam Smith, avaient parfaitement articulé le caractère éparpillé de la connaissance que possèdent les institutions sociales, entendues comme ordres spontanés, et dont l'analyse allait devenir l'un des éléments essentiels du programme de recherche hayekien. Ainsi Turgot conclut déjà en 1759, dans son *Éloge de Gournay*, qu' « il est inutile de prouver que chaque particulier est le seul juge compétent de cet emploi le plus avantageux de sa terre et de ses bras. Il a seul les connaissances locales sans lesquelles l'homme le plus éclairé n'en raisonne qu'à l'aveugle. Il a seul une expérience d'autant plus sûre qu'elle est bornée à un seul objet. Il s'instruit par des essais réitérés, par ses succès, par ses pertes, et acquiert un tact dont la finesse, aiguisée par le sentiment du besoin, passe de bien loin toute la théorie du spéculateur indifférent. ». Dans le même sens que le père Juan de Mariana, Turgot fait allusion à l' « l'impossibilité absolue de

diriger par des règles constantes et par une inspection continuelle une multitude d'opérations que leur immensité seule empêcherait de connaître, et qui de plus dépendent continuellement d'une foule de circonstances toujours changeantes, qu'on ne peut ni maîtriser ni même prévoir » (Turgot, 1844 : 275, 288 ou Œuvres de Turgot, 1913: T.I. 605, 619 par Gustave Schelle).

Et même en Espagne et durant la longue décadence du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, la tradition de nos scolastiques ne disparut pas complètement, et cela malgré l'énorme complexe d'infériorité ressenti face au monde intellectuel anglo-saxon, si typique de l'époque. La preuve en est qu'un autre auteur espagnol de tradition catholique sut résoudre le paradoxe de la valeur et énoncer clairement la loi de l'utilité marginale vingt-sept ans avant que Carl Menger ne publie ses *Principes d'Économie Politique*. Il s'agit du catalan Jaime Balmes (1810-1848), qui devint durant sa courte vie le philosophe thomiste le plus important de l'Espagne de cette époque. Ainsi, il publia en 1844 un article intitulé « Verdadera idea del valor o reflexiones sobre el origen, naturaleza y variedad de los precios », dans lequel non seulement il résolut le paradoxe de la valeur, mais exposa aussi, très clairement, la loi de l'utilité marginale. Balmes se demande « Comment est-ce qu'une pierre précieuse vaut plus qu'un morceau de pain, qu'un bon vêtement, et peut-être qu'une habitation saine et agréable ? », et il répond « ce n'est pas difficile à expliquer ; la valeur d'une chose étant son utilité, ou sa capacité à satisfaire nos besoins, elle aura d'autant plus de valeur qu'elle sera plus nécessaire à leur satisfaction ; *il faut considérer aussi que si le nombre des moyens augmente, la nécessité de n'importe quel d'entre eux en particulier diminue ; car si l'on peut choisir entre beaucoup, aucun n'est indispensable*. Voilà pourquoi il existe une dépendance nécessaire comme une proportion entre l'augmentation et la diminution de la valeur, et la pénurie et l'abondance d'une chose. Un morceau de pain a peu de valeur, mais c'est parce qu'il est en relation nécessaire avec la satisfaction de nos besoins, parce qu'il y a une grande abondance de pain ; mais rétrécissez le cercle de l'abondance, et la valeur augmentera rapidement jusqu'à un niveau quelconque, phénomène qui se produit en temps de pénurie et se manifeste de façon plus nette encore comme une des calamités de la guerre dans une place assiégée pendant longtemps » (Balmes, 1949 : 615-624). Ainsi, Balmes a été capable de refermer le cercle de la tradition continentale et de le préparer de façon à ce que celle-ci soit complétée, perfectionnée, et relancée, quelques décennies après, par Carl Menger et les disciples de l'École Autrichienne d'Économie.

### **3.4. Menger et la perspective subjectiviste de l'École Autrichienne : la conception de l'action comme ensemble d'étapes subjectives, la théorie subjective de la valeur et la loi de l'utilité marginale**

Le jeune Menger se rendit compte dès le début que la théorie classique de la détermination des prix, telle qu'Adam Smith et ses partisans anglo-saxons l'avaient bâtie, laissait beaucoup à désirer. Ses observations personnelles sur le fonctionnement du marché boursier (il fut quelque temps correspondant de bourse pour le *Wiener Zeitung*) et ses propres recherches l'amènèrent à écrire à trente et un ans, et, comme dit Hayek, dans un « état d'agitation fébrile » (Hayek, 1996d : 75), le livre qui devait donner officiellement naissance à l'École Autrichienne d'Économie. Son auteur prétend établir dans ce livre les nouveaux fondements sur lesquels il estime nécessaire de reconstruire toute la Science Économique. Ces principes seront, essentiellement, le développement d'une science économique toujours fondée sur l'être humain en tant qu'acteur créatif et protagoniste de tous les processus et événements sociaux (subjectivisme), et aussi l'élaboration - basée sur le subjectivisme et pour la première fois dans l'histoire de la pensée économique- de toute une théorie formelle sur l'apparition spontanée et l'évolution de toutes les institutions sociales (économiques, juridiques et linguistiques) en tant que schémas réglés de comportement. Toutes ces idées se trouvent dans le livre intitulé *Principes d'économie politique*, publié par Menger en 1871, et qui allait être l'un de ceux qui ont eu le plus d'influence dans l'histoire de la pensée économique.

L'idée distinctive la plus originale et la plus importante de l'apport de Menger réside, donc, dans l'essai de bâtir toute l'économie en partant de l'homme comme acteur créatif et protagoniste de tous les processus sociaux.

Menger considère nécessaire d'abandonner « l'objectivisme » stérile de l'école classique anglo-saxonne, obsédée par la soi-disant existence de réalités externes de type objectif (*classes* sociales, *agrégats*, facteurs *matériels* de production), alors que l'économiste doit, au contraire, toujours se placer dans la perspective subjective de l'être humain qui agit, de sorte que cette perspective soit déterminante dans sa façon de construire toutes les théories économiques. Hayek a même écrit, à propos de cette nouvelle conception subjectiviste de Menger, qu' « il n'est probablement pas exagéré d'affirmer que tous et chacun des progrès les plus importants de la théorie économique des cent dernières années sont le résultat d'une

application consistante de la conception subjectiviste » ; il ajoute que le subjectivisme « a été favorisé de la façon la plus cohérente par Ludwig von Mises, et je crois que la plupart de ses points de vue particuliers, choquants pour ses lecteurs au premier abord, sont dus au fait qu'il a appliqué le point de vue subjectiviste de façon rigoureuse, bien avant ses contemporains » (Hayek, 1955 : 31, 209-210).

Une des manifestations les plus typiques et originales de ce nouvel essor subjectiviste proposé par Menger a peut-être été sa « théorie sur les biens économiques d'ordre différent ». Menger appelle « biens économiques de premier ordre » les biens de consommation, c'est-à-dire ceux qui satisfont subjectivement et directement les besoins humains, et forment donc, dans le contexte subjectif et spécifique de chaque action, la *fin ultime* que recherche l'acteur. Pour atteindre ces objectifs, biens de consommation ou biens économiques de premier ordre, il faut d'abord avoir parcouru une série d'étapes intermédiaires, que Menger appelle « biens économiques d'ordre supérieur » (deuxième, troisième, quatrième et ainsi de suite) ; l'ordre de chaque étape est d'autant plus élevé que celle-ci est plus éloignée du bien final de consommation. Plus précisément, Menger affirme que « si nous disposons des biens complémentaires d'un ordre supérieur quelconque, nous devons d'abord les transformer en biens de l'ordre immédiatement inférieur et réaliser, *pas à pas, ce processus*, jusqu'à leur conversion en biens de premier ordre, que nous pouvons alors utiliser pour la satisfaction directe de nos besoins » (Menger, 1997 :121).

Cette idée séminale de Menger n'est que la conséquence logique de sa conception subjectiviste, dans la mesure où tout être humain cherche à atteindre un objectif qui a, pour lui, une *valeur subjective*, et, en fonction de cette fin, et motivé par sa valeur subjective, il conçoit et entreprend un programme d'action formé d'une série d'étapes, qu'il considère nécessaires pour atteindre cette fin; étapes qui acquièrent, en plus, une *utilité* subjective en fonction de la valeur de la fin que l'acteur espère atteindre grâce à l'utilisation des moyens économiques d'ordre supérieur. Cela revient à dire que l'utilité subjective des moyens ou biens économiques d'ordre supérieur sera déterminée, finalement, par la valeur subjective de la fin ou bien final de consommation que ces moyens permettent d'atteindre ou d'obtenir. Ainsi, du point de vue subjectif de l'acteur, on théorise, pour la première fois en Science Économique, et grâce à Menger, sur la base d'un *processus d'action* formé par une série d'*étapes intermédiaires* que l'acteur entreprend, réalise et tente de parachever jusqu'à obtenir la fin ou bien final

de consommation (bien économique de premier ordre) qu'il recherche.

En effet, tout homme, lorsqu'il agit, prétend atteindre certains *objectifs* dont il aura découvert qu'ils sont, pour telle ou telle raison, importants pour lui. On appelle *valeur* l'appréciation subjective, plus ou moins intense dans son esprit, que l'acteur fait de son objectif. Le moyen est tout ce que l'acteur croit, subjectivement, être adéquat pour atteindre son objectif. On appelle utilité l'*appréciation* subjective que l'acteur fait du moyen, en fonction de la valeur de l'objectif qu'il pense que ce moyen lui permettra d'atteindre. En ce sens, valeur et utilité sont les deux faces d'une même médaille, puisque la valeur subjective que donne l'acteur à l'objectif poursuivi se projette sur le moyen qu'il croit utile pour l'atteindre, précisément à travers le concept d'utilité.

La conception subjectiviste de chaque processus d'action humaine, que nous devons à Menger, représente sa contribution la plus originale et la plus importante à la Science Économique ; ce n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, sa découverte de la loi de l'utilité marginale, qui est indépendante et parallèle à celle de Jevons et de Walras. Il en est ainsi parce que la théorie subjective de la valeur et la découverte de la loi de l'utilité marginale ne sont que le corollaire évident de la conception subjective du processus d'action que l'on doit exclusivement à Menger et qui vient d'être exposée. En effet, l'être humain, acteur tout au long d'une série de processus, évalue les moyens en fonction de l'objectif qu'il croit que ceux-ci lui permettront d'atteindre ; cette évaluation ne se fait pas de façon globale ou par ajout, mais en fonction des différentes unités interchangeables de moyen, qui seront importantes dans le contexte de chaque action spécifique. Ainsi donc, l'acteur tendra à évaluer chacune des unités interchangeables de moyen en fonction de la valeur qu'aura la dernière d'entre elles dans son échelle de valeurs, puisque dans le cas de perte d'une unité ou de gain d'une unité supplémentaire de moyen, l'utilité correspondante, respectivement perdue ou gagnée, sera fonction de la valeur donnée, dans l'échelle de valeurs individuelle, à l'objectif qui pourra être frustré ou atteint à cause de cette dernière unité. La loi de l'utilité marginale n'a donc rien à voir, pour l'École Autrichienne, avec la satisfaction physiologique ou psychologique des besoins ; c'est, au contraire, une loi strictement praxéologique (selon la terminologie de Mises), c'est-à-dire qu'elle s'insère dans la logique propre à toute action humaine, entrepreneuriale et créative.

Il s'impose, donc, de « déshomogénéiser » la théorie de l'utilité marginale telle qu'elle a été naturellement développée par Menger, par rapport aux lois d'utilité marginale énoncées simultanément par Jevons et Walras. En effet, l'utilité marginale, chez Jevons et chez Walras, est un simple « ajout » dans un modèle mathématique d'équilibre (dans un cas, celui de Jevons, partiel, et dans l'autre, celui de Walras, général) dans lequel le processus d'action humaine brille par son absence, et qui se maintient inchangé, que l'on y introduise ou non la loi de l'utilité marginale. Pour Menger, au contraire, la théorie de l'utilité marginale est une nécessité ontologique ou une conséquence essentielle de sa propre conception de l'action humaine en tant que processus dynamique (Jaffé, 1976 : 511-524).

On ne doit pas non plus s'étonner que le principal fondateur de l'école néoclassique de Chicago, Frank H. Knight, ait affirmé que la théorie de Menger sur les biens économiques de premier ordre et d'ordre supérieur soit une des contributions *les moins importantes* (Knight, 1950). Knight manifeste précisément, par cette affirmation, les insuffisances théoriques du paradigme néoclassique de l'équilibre, et, en particulier, de l'école de Chicago qu'il a fondée et pour laquelle le processus de production est objectif et instantané, le temps ne joue qu'un rôle purement paramétrique, et la créativité et l'incertitude propres à tout acte entrepreneurial sont radicalement éliminées par l'équilibre ricardien, sur lequel se centrent ses recherches.

### **3.5. Menger et la théorie économique des institutions sociales**

Les *Principes d'économie politique* de Menger ont été un livre très en avance pour son temps : non seulement il a fait connaître le rôle important du concept de temps, de l'ignorance, de la connaissance entrepreneuriale, de l'erreur inséparable de l'action humaine, des biens complémentaires s'unissant progressivement dans le processus de marché et des déséquilibres et des changements continuels caractéristiques de tout marché réel, mais aussi toute une théorie naissante sur l'origine et l'évolution des institutions sociales, qu'Hayek s'est chargé, par la suite, de développer jusqu'à ses ultimes conséquences.

En effet, il faut considérer que le second apport essentiel de Menger est d'avoir été capable d'expliquer théoriquement l'apparition spontanée et évolutive des institutions sociales à partir de la conception subjective de

l'action et de l'interaction humaines. Ainsi, ce n'est pas par caprice ni par hasard que Menger a dédié ses *Principes d'économie politique* à l'un des historicistes allemands les plus célèbres : Wilhelm Roscher. Car, au sein de la polémique doctrinale entre les partisans d'une conception évolutive, historique et spontanée des institutions, représentés par Savigny dans le domaine juridique et Montesquieu, Hume et Burke dans celui de la philosophie et les tenants de la conception cartésienne étroitement rationaliste (représentés par Thibaut dans le domaine juridique et par Bentham et les utilitaristes anglais dans le domaine économique), Menger croit avoir donné, par son apport, la consécration théorique définitive que nécessitaient les premiers.

Il faut dire que la conception subjectiviste de Menger, basée sur l'être humain acteur, explique, à travers un processus évolutif où interviennent d'innombrables êtres humains, chacun avec son petit bagage propre et exclusif de connaissances subjectives, d'expériences pratiques, d'ambitions, de sensations, etc., l'apparition évolutive et spontanée d'une série de comportements réglés (institutions) rendant possible la vie sociale dans le domaine juridique, économique et linguistique. Menger découvre que l'apparition des institutions est le résultat d'un processus social constitué par une foule d'actions humaines et dirigé par une série d'êtres humains, hommes, femmes, concrets, en chair et en os, capables, dans leurs circonstances particulières de temps et de lieu, de découvrir avant les autres qu'ils atteignent plus facilement leurs objectifs en adoptant certains comportements réglés. Un processus décentralisé d'essai et d'erreur, où les comportements qui coordonnent le mieux les désajustements sociaux se met ainsi en place, de telle sorte qu'à travers ce processus inconscient d'apprentissage et d'imitation, la direction entreprise par les plus créatifs et triomphants se répand et le reste de la société la suit. Quoique Menger développe sa théorie en l'appliquant à une institution économique concrète, celle de l'apparition et de l'évolution de la monnaie (Menger, 1998 : 200-220), il mentionne aussi que le même schéma théorique essentiel peut s'appliquer, sans difficulté majeure, aux institutions juridiques et également à l'apparition et à l'évolution du langage. Menger exprime, de façon impeccable, la nouvelle question autour de laquelle il prétend établir tout son nouveau programme de recherche scientifique en économie : « Comment se fait-il que les institutions, qui servent le mieux le bien commun et sont le plus significatives pour son développement, soient apparues sans l'intervention d'une volonté commune et délibérée de les créer ? » (Menger, 1883 : 163-165, 182). C'est que, paradoxalement, les

institutions les plus importantes et essentielles pour la vie de l'homme en société (linguistiques, économiques, légales et morales) sont des « conséquences non intentionnelles des actions individuelles » (ou, dans la terminologie de Menger, *Unbeabsichtigte Resultante*, Menger, 1883 : 182) ; l'homme n'a pas pu les créer délibérément, car il lui manque la capacité intellectuelle nécessaire pour assimiler l'énorme quantité d'information éparpillée et dynamique qu'elles supposent ; elles ont surgi, de façon spontanée et évolutive, du processus social d'interactions humaines qui, pour Menger et les autrichiens, constitue précisément le domaine qui doit devenir le principal objet de recherche de la Science Économique.

### 3.6. La *Methodenstreit*, ou polémique des méthodes

Menger a dû être très déçu non seulement que les professeurs de l'École Historique Allemande ne comprennent pas son apport, mais aussi qu'ils ne considèrent pas qu'elle représente un défi dangereux pour l'historicisme. En effet, au lieu de comprendre que l'apport de Menger représentait l'appui théorique que nécessitait la conception évolutionniste des processus sociaux, ils estimèrent que son caractère d'analyse abstraite et théorique était incompatible avec l'historicisme étroit qu'ils défendaient. Ainsi surgit la première et, peut-être, la plus célèbre polémique dans laquelle les autrichiens furent impliqués, la *Methodenstreit*, qui occupa les énergies intellectuelles de Menger durant plusieurs décennies. Les historicistes de l'École Allemande, Schmoller en tête, ont été victimes de l'*hyperréalisme*, comme, plus tard, les institutionnalistes américains de l'école de Thorstein Veblen ; ils ont nié qu'il existe une théorie économique à valeur universelle, et ont défendu l'idée que la seule connaissance valable est celle tirée de l'observation empirique et du recueil des données de chaque cas historique. Menger écrit, contre cette thèse, son second livre important, intitulé *Recherches sur la méthode des sciences sociales et l'Économie Politique en particulier* (Menger, 1883) et où il considère, en s'appuyant sur Aristote, que la connaissance de la réalité sociale a besoin de deux disciplines également importantes, mais qu'elles sont, malgré leur caractère complémentaire, radicalement et épistémologiquement différentes. D'une part, la *théorie* : c'est, en quelque sorte, la « forme » (dans son sens aristotélicien) qui recueille les essences des phénomènes économiques. Cette forme théorique est découverte par introspection, c'est-à-dire par la réflexion intérieure du chercheur, rendue possible par le fait que l'économie

est la seule science où le chercheur a le privilège de partager la même nature que l'observé, ce qui lui procure une connaissance de première main, très précieuse. En plus, la théorie se construit de manière logico-déductive à partir de connaissances évidentes de type axiomatique. L'*histoire* est différente de la théorie ; elle serait, d'une certaine manière, formée par la « matière » (dans son sens aristotélicien) qui se concrétise dans les faits empiriques de chaque événement historique. Les deux disciplines, théorie et histoire, forme et matière, sont, pour Menger, aussi nécessaires l'une que l'autre pour connaître la réalité, mais il nie, en tout cas et emphatiquement, que la théorie puisse s'extraire de l'histoire. Les relations entre l'une et l'autre vont plutôt en sens contraire, c'est-à-dire que l'histoire ne peut être interprétée, ordonnée et devenir compréhensible que si l'on dispose d'une théorie économique préalable. De cette façon, Menger établit, en s'appuyant sur des postures méthodologiques, que J. B. Say avait déjà devinées en grande partie, les fondements de ce qui allait devenir la méthodologie « officielle » de l'École Autrichienne d'Économie.

Il faut préciser, en outre, qu'il existe au moins trois sens différents du terme « historicisme ». Le premier, identifié avec l'école historiciste du droit (Savigny, Burke) et opposé au rationalisme cartésien, est celui que défend l'École Autrichienne dans son analyse théorique sur l'apparition des institutions. Le deuxième sens est celui de l'École Historique de l'Économie des professeurs allemands du XIX<sup>e</sup> siècle et des institutionnalistes américains du XX<sup>e</sup> siècle, qui nient la possibilité de l'existence d'une théorie économique abstraite à valeur universelle, telle que la défendait Menger et l'ont ensuite développée les autres économistes autrichiens. La troisième sorte d'historicisme est celle que l'on trouve à la base du positivisme méthodologique de l'école néoclassique, qui prétend avoir recours à l'observation empirique (c'est-à-dire, en dernière instance, à l'histoire) pour vérifier la fausseté ou la justesse de théories et qui, d'après Hayek n'est qu'une manifestation de plus du rationalisme cartésien tant critiqué par les autrichiens (Cubeddu, 1997 : 29-38).

Il est intéressant de souligner que Menger et ses partisans comptèrent comme alliés naturels conjoncturels, pour leur défense de la théorie face aux historicistes allemands, les théoriciens du paradigme néoclassique de l'équilibre : Walras et Jevons parmi les marginalistes mathématiciens, et les déjà néoclassiques Alfred Marshall en Angleterre et John Bates Clark aux États-Unis. Et, quoique les représentants autrichiens de la tradition subjectiviste et dynamique de l'analyse des processus de marché aient été

conscients des grandes différences entre leur point de vue et celui de ces théoriciens de l'équilibre (général ou partiel), ils ont souvent estimé que l'objectif de défaire les historicistes et de défendre le *statut* scientifique correct de la théorie économique justifiait leur alliance temporaire avec les théoriciens de l'équilibre. Le coût élevé de cette stratégie ne devait se manifester qu'au bout de plusieurs décennies, lorsque, dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle (« the years of high theory », selon l'heureuse expression de Shackle), la majorité de la profession a interprété le triomphe des défenseurs de la théorie face aux historicistes comme le triomphe de la théorie de l'équilibre formalisée mathématiquement, et non pas celui de la théorie des processus sociaux dynamiques que Menger et ses partisans s'étaient efforcés de développer et de faire prospérer.

Nous considérons, en tout cas, et à l'encontre des versions standards des livres de classe qui qualifient généralement *la Methodenstreit*, ou polémique sur les méthodes, de perte infructueuse d'énergies, qu'elle a permis la décantation et la conceptualisation des différences méthodologiques inévitables entre les sciences de l'action humaine et les sciences du monde de la nature ; de sorte que les graves confusions, qui persistent encore aujourd'hui dans ce domaine, sont dues, sans aucun doute, à ce que le corps des économistes n'a pas prêté l'attention suffisante aux importantes contributions de Menger dans le cadre de cette polémique (Huerta de Soto, 1982).